LE MARIAGE RÉPUBLICAIN,

PIÈCE RÉVOLUTIONNAIRE,

EN PROSE, EN UN ACTE,

Faisant suite à la Pièce intitulée :

LA GUERRE DE LA VENDÉE.

PAR C. THIÉBAUT, *républicain français, chef de Bureau de l'Administration du Département de la Meurthe.*

Représentée pour la première fois, sur le théâtre ordinaire de Nancy, par de jeunes citoyens et citoyennes, le 27 Germinal, l'an 2e. de la République française, une, indivisible et démocratique.



A NANCY,

Chez la veuve BACHOT, Imprimeur du District.

An 2 de la République française, une et indivisible.

Pour obtenir des fruits de l'Instruction publique,
Il ne faut pas séparer l'utile de l'agréable.

EXTRAIT
DU PROCÈS-VERBAL
DE LA CONVENTION NATIONALE,

Du premier Ventôse,

L'an 2e. de la République française, une et indivisible.

LE citoyen THIÉBAUT, chef de Bureau de l'Administration du Département de la Meurthe, fait hommage à la Convention, d'une Pièce dramatique révolutionnaire, intitulée : *La Guerre de la Vendée.* Il annonce qu'il s'est proposé en composant cette pièce, le triple but d'échauffer l'esprit public, d'instruire la jeunesse, et d'être utile aux pauvres, auxquels le produit des représentations est consacré.

Mention honorable, insertion au Bulletin, et renvoyé au Comité d'Instruction publique.

Visé par l'Inspecteur. Signé, S. E. MONNEL.

Collationné à l'original, par nous Secrétaires de la Convention. A Paris, le 10 Ventôse, l'an 2e. de la République française, une et indivisible.

Signés, BELLEGARDE ; T. BERLIER ; Charles COCHON et BÉZARD.



ACTEURS.

COLLIN, amant de Jeannette.

THOMAS, }
JULIEN, } Amis de Collin.
DOBAN, }

JEANNETTE.

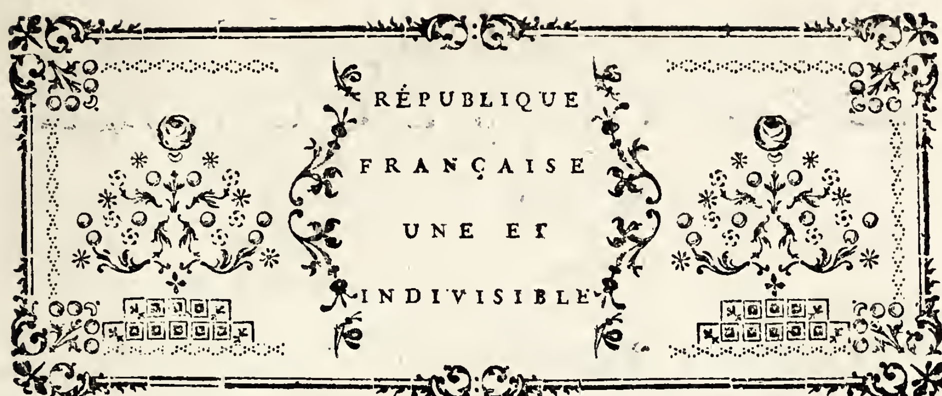
GOSSIN, père de Jeannette.

OFFICIERS MUNICIPAUX.

OFFICIER PUBLIC.

Troupe de CITOYENS et CITOYENNES.

La Scène est à Sornay.



LE MARIAGE RÉPUBLICAIN.

Le Théâtre représente une place, au fonds de laquelle est établi le Temple de la Raison. Ce Temple est ouvert, on y voit l'Autel de la Patrie, l'Arbre de la Liberté auquel est attaché un nœud de rubans tricolores.

SCENE PREMIÈRE.

COLLIN, *seul.*

QUELLE satisfaction j'éprouve ! mon pays purgé de la race impure des aristocrates, je ne vois plus que des citoyens paisibles, laborieux, qui vont faire sortir de la terre l'abondance et goûter le charme de la vie. Déjà, dans notre petite assemblée, nous avons combiné les moyens de mettre à profit les leçons de l'expérience et de la vertu. Nous avons reconnu une grande vérité à laquelle nous nous attacherons toujours, c'est que sans l'amour du travail on n'a pas de goût pour la vertu, et sans la vertu, il n'y a pas de bonheur.

SCENE SECONDE.

THOMAS et COLLIN.

THOMAS.

Comment, Collin, pour le jour de tes nôces, tu es bien tranquille ? As-tu vu Jeannette ce matin ? Ton contract est-il passé ?

COLLIN.

Mon ami, quand on reçoit sa femme des mains de la vertu, on a bientôt passé le contract : jadis, on marchandoit, on calculoit la dot d'une fille, c'étoit à proprement parler, se vendre à son esclave, ou au moins se faire payer la charge de remplir le serment d'assister une femme dans ses besoins ; on croyoit faire un bon mariage quand une femme apportoit beaucoup d'écus ; maintenant nous ne demanderons pour dot à une fille, que la sagesse et la gayeté.

THOMAS.

Je te reconnois bien-là, mais il me semble que l'on a quelques préparatifs à faire, et que la morale la plus sévère n'exclut pas les apprêts d'un mariage.

COLLIN.

Ah ! mon ami, les apprêts d'un mariage républicain ne sont pas considérables, s'aimer et déclarer que l'on s'unit par réciprocité de sentiment ; voilà ce qu'il faut : Jadis, on faisoit de grands repas, dans lesquels on mangeoit une partie

de la dot, on contractoit souvent des dettes pour faire ces repas, on y invitoit des personnes de qui on dépendoit, ou de qui on vouloit avoir des faveurs, on trouvoit cela bien; il falloit des divertissemens pour masquer son humeur, pour se tromper l'un et l'autre; mais un républicain qui sait qu'il ne dépend que de la Loi, qui ne veut pas tromper sa compagne, et pour qui tous les jours doivent être des jours de fête, évite l'éclat, la somptuosité, la supercherie et chante tous les matins :

AIR : *Avec les jeux dans le village.*

Pour se plaire dans son ménage,
Un Epoux doit être soigneux ;
De son Epouse honnête et sage
Etre l'amant toujours joyeux,
Chanter, travailler avec zèle,
A sa patrie offrir ses vœux,
A son serment être fidèle,
C'est-là le secret d'être heureux. (*bis.*)

SCENE TROISIÈME.

Gossin arrive pendant que Collin chante, l'écoute et dit ensuite.

THOMAS, COLLIN, GOSSIN.

GOSSIN.

Voilà, comme on devroit toujours être gai, comme le jour des nôces! Ah çà, Collin, je viens de prévenir l'Officier-public, et lui demander l'heure où nous pourrions le rencontrer; il a été fort honnête, car il m'a dit qu'à toute heure, il étoit prêt, sur-tout quand c'étoit pour une aussi belle union. Ma foi, je t'assure que je vois arriver

ce moment avec plaisir, il me falloit cette circonstance pour me faire oublier tous mes chagrins.

COLLIN.

Mon père, (je crois pouvoir vous appeler de ce doux nom), avez vous prévenu Jeannette? Sans doute, elle veut comme moi éviter toute cérémonie dispendieuse, tout éclat; le don de son cœur et de sa foi suffit, votre présence, votre amitié, vos bontés feront la fête de vos enfans, et notre respect, notre reconnoissance vous assureront que nos jours ne seront heureux, que lorsque vous aurez agréé chaque matins nos soins et nos embrassemens.

THOMAS, *à part.*

Voilà une belle leçon pour nous autres jeunes gens.

GOSSIN.

Tu me pénètres, mon fils. [*à part,*] (Ah que les enfans qui respectent les auteurs de leurs jours leur sont chers.) Oui, Collin, j'ai prévenu Jeannette elle arrange quelque petite chose dans le ménage, elle attend mon retour; [*On entend battre la caisse, Thomas court pour apprendre ce que c'est.*] Viens avec moi. Collin, nous prendrons ta Sœur en passant, et nous irons terminer notre bonne affaire.

COLLIN, *d'un air satisfait.*

Allons, mon père, [*il chante.*]

Cœurs sensibles, cœurs fidèles,
Unissez-vous tous à moi;
La patrie aura mon zèle,
Et Jeannette aura ma foi,
Le plus tendre amour pour elles,
Sera ma règle et ma loi. (*bis.*)

SCENE QUATRIÈME.

THOMAS, GOSSIN, COLLIN.

THOMAS.

Gossin et Collin, je suis chargé de vous inviter à passer au plutôt à la Maison Commune.

COLLIN.

Mon père, dépêchons-nous, si nous pouvons être utile, ce sera un bonheur de plus.
Ils sortent et Thomas dit à part.

THOMAS.

Ils vont être bien surpris, car c'est pour les inviter à se trouver à la nôce.

SCENE CINQUIÈME.

La musique joue l'air des Marseillois. On entend le tambour qui bat le pas ordinaire, il entre suivi de quatre hommes armés, et il cesse de battre.

Le Maire et deux Officiers municipaux suivent.

Un vieillard et une vieille femme, deux enfans des deux sexes portent sur un coussin de velours cramoisi, le livre ouvert de la Constitution populaire, une couronne de chêne est posée dessus.

Le Commandant de la Garde nationale et le Juge de Paix suivent :

Deux jeunes citoyens et deux jeunes citoyennes, portent sur un coussin garni, le décret sur l'état civil des citoyens, les papiers des parties contractantes, et par-dessus une couronne de fleurs pour la mariée.

Quatre jeunes filles vêtues comme les premières, c'est-à-dire en habit blanc et ceintures tricolores portent des branches de myrthe et des bouquets.

Un chœur de jeunes citoyens et citoyennes chantent en marchant le couplet suivant :

AIR : *Des Marseillois.*

O LIBERTÉ, sous ton auspice,
L'hymen les unit en ce jour,
A tes enfans toujours propice,
Tu couronneras leurs amours : (*bis.*)
Ils travailleront à ta gloire.
En se rappellant tes bienfaits,
L'hymen pour eux rempli d'attraits,
Leur fera chanter ta victoire ;
Amour guide leurs pas, Hymen unis leurs cœurs ;
Chantons (*bis.*) de ces époux l'union, le bonheur.

Le Conseil-général de la Commune forme un cercle, au milieu duquel marchent Gossin, conduisant la Sœur de Collin, et Collin conduisant Jeannette, les quatre témoins, accompagnés de jeunes filles, suivent. L'Agent-national, l'Officier public et le Greffier marchent ensuite, et la marche est fermée par quatre hommes armés.

Le Cortège en montant vers le Temple se divise en deux colonnes, de manière que les hommes sont à droite, les femmes à gauche, et s'avance jusqu'à l'Arbre de la Liberté. Les Epoux, l'Officier public et le Greffier, s'avancent dans le milieu vers l'Autel de la Patrie. On pose les coussins sur l'Autel, l'Officier public et le Greffier se plaçent derrière l'Autel, les Epoux placés de chaque côté de l'Autel, se tiennent par la main au-dessus du coussin, sur lequel pose la Constitution, la musique s'interrompt et le Maire dit :

LE MAIRE, à Collin et Jeannette.

Citoyens, l'union que vous allez contracter, est de tous les actes de la vie le plus sacré et le plus précieux à la société, vous allez lui devenir comptables de vos soins et de votre conduite, vous serez les premiers instituteurs de vos enfans, vous en serez les protecteurs bienfaisans, et si l'embarras de la vie pouvoit jamais altérer la

sérénité de vos caractères, rappellez-vous les sentimens de tendresse que vous annoncez en ce jour. Soyez heureux, la vertu vous en procure les moyens. La patrie va recevoir vos sermens.

Il prend la couronne de fleurs et la pose sur la tête de Jeannette, en disant :

Jeannette, ta sagesse sert d'exemple à tes compagnes, sois toujours l'ornement de ton sexe, tu fus héroïne étant fille, sois l'héroïne des mères et que ta vertu transmise à tes enfans, soit leur guide et leur bonheur. Voilà votre dot : [*Il lui donne un exemplaire de la Constitution.*] Jeannette baisse la tête en forme de salut et de remerciement.

L'OFFICIER PUBLIC.

[*Il prend un papier et lit :*] Les formalités pour l'union conjugale de Jeannette Gossin et de Collin, Cultivateur à Sornay, ayant été remplies et aucune opposition n'ayant été formée, Collin et Jeannette sont invités à prononcer leurs sentimens.

COLLIN.

Toi, Jeannette Gossin, que la vertu dirigeat, tu sus que le premier devoir d'un français, est de servir sa patrie et de ne quitter ce service, que lorsqu'elle a déclaré qu'il pouvoit le faire. J'ai combattu sous tes yeux, tu fus le témoin de mon courage. sois assuré de ma fidélité, de mon amour, je te prend pour femme.

JEANNETTE.

Si le premier devoir d'un français est de defendre sa patrie, le premier besoin d'une française est de s'assurer de la vertu de son amant. Ce n'est

qu'à un cœur généreux, qu'à un homme sage et prudent, qu'une femme doit de la tendresse, je te connus tel, reçois ma foi, je te prends pour époux. [*Ils chantent ensemble.*]

AIR : *Des Marseillois.*

Délivrés de la tyrannie,
Nous jouissons de tous nos droits;
Dans le Temple de la patrie,
Et sous l'égide de la Loi, (*bis.*)
Nous contractons l'union sainte
Qui doit faire notre bonheur,
Nos enfans trouverons le leur,
Egalement dans son enceinte;
Libres des préjugés, nous les éleverons,
Nos mœurs, (*bis.*) seront leur guide, et leur Dieu la raison.

L'OFFICIER PUBLIC.

Je vous déclare unis.

Gossin s'approche, embrasse Jeannette et Collin, la musique joue l'air : Où peut-on être mieux, *Collin, Jeannette et Gossin, chantent le couplet ensemble, et après ce chant, Collin et Jeannette embrassent Gossin.*

La musique continue le même air : pendant lequel temps, des jeunes filles présentent les bouquets à la mariée, et les autres les rubans à Collin, qui les distribuent aux assistans en les embrassant.

Ensuite, Collin et Jeannette s'avancent vers l'Arbre de la Liberté et un genouil en terre, ils chantent ensemble.

AIR : *Des Marseillois.*

AMOUR sacré de la Patrie!
Embrase nos cœurs de tes feux,
Nous te consacrons notre vie,
Par toi seul nous serons heureux, (*bis.*)
Au pied de l'arbre salutaire,
Planté par notre ardent amour,
Nous venous jurer en ce jour,
L'union de nos cœurs sincères:
O sainte liberté, déesse des Français,
Reçois, (*bis.*) notre serment, nos vœux sont satisfaits.

Le tambour bat un roulement. Le cortège reprend sa marche dans le même ordre que ci-devant, la musique joue l'air : Amis, laissons la l'histoire, etc. *Et le chœur chante :*

Tie

Le

Ro

trad

Wod

Ho

Par

LIBERTÉ reçois l'hommage
De deux cœurs dignes de toi ;
Leur hymen est ton ouvrage,
Leur bonheur est dans ta loi.
Par ton génie,
Rends-les heureux et constans,
Ils produiront des enfans,
Des vrais enfans
De la patrie.

(Thomas, Doban et Julien, restent sur la scène, et lorsque le cortège à disparu, ils s'approchent.)

SCENE SIXIEME.

THOMAS, DOBAN et JULIEN.

THOMAS.

Avouez mes amis, que cette cérémonie-là est bien au-dessus de celles que la superstition avoit inventées; ma foi, je voudrois bien être à la place de Collin, mais cela ne tardera peut-être pas, en attendant, mes amis, il faut tenir à notre décision, veiller à ce que dans notre pays il ne se présente plus de perturbateurs. de modérés, ni d'aristocrates, encore moins de prêtres ; car ceux-là ont fait le malheur de nos concitoyens.

DOBAN et JULIEN, *chantent.*

AIR : *Quand on est deux et quand on s'aime.*

Être ami de la liberté,
En priser tous les avantages,
Des complots prévenir l'orage ;
C'est un devoir des plus sacrés,
L'union, si l'on veut m'en croire, (*bis.*)
Pour toujours
Parmi nous
Fera notre gloire. (*bis.*)

SCENE SEPTIEME.

COLLIN, et les précédens.

COLLIN.

Mes amis, nous sommes à la Maison Commune; le Maire après nous avoir entretenu des devoirs du républicain, a proposé à tous les citoyens de faire un acte de réunion.

DOBAN.

Et comment donc ?

COLLIN.

Le Maire a versé du vin dans une coupe, et en a présenté à boire à tous les citoyens présens, il a demandé que tous procès existans entre les habitans de notre Commune soient à l'instant annullés, si vous aviez vu avec quel transport chacun a déclaré qu'il n'en poursuivroit plus, vos ames eussent été pénétrées d'attendrissement, on s'embrassa, on a crié*, Vive la République, vive la Montagne.* Oh ! j'étois bien fâché de ne pas vous voir là.

JULIEN.

Hé ! mais Collin, pendant que les autres s'embrassent, dis nous comment tu t'es décidé si promptement au mariage, toi qui aime tant le service militaire.

COLLIN, *il chante.*

Air : *De la Croisée.*

D'UN bon et franc républicain,
Le mariage est la loi première,

Du civisme dont il est plein,
Il anime sa famille entière,
Ces transports là ne sont pas sentis,
Par le triste célibataire,
Pour savoir aimer son pays,
Faut être époux et père. (*bis.*)



Garçon, j'ai toujours d'un soldat,
Montré le courage et l'audace,
Et jamais pour servir l'état;
A d'autres j'nai cédé ma place,
En formant ce tendre lien,
Me v'la dans une double milice,
Comme époux et comme citoyen,
J'serai toujours de service. (*bis.*)

THOMAS.

Allons, ne nous faisons pas attendre; car quand on parle de se réunir, on doit être de tout cœur et pleins de zèle.

SCENE DERNIERE.

Tous les Acteurs arrivent en foule, en chantant:

Je suis montagnard moi,
Et je m'en fais gloire
Vivre et mourir pour la loi,
C'est ma seule victoire.

COLLIN.

Soyons toujours bien unis,
Soyons amis sincères,
Que le peuple de Nancy,
Soit un peuple de frères.

LE CHŒUR.

Je suis montagnard moi, etc.

JULIEN.

Nous jurons tous en ce jour,
Le plus beau de la vie,
De consacrer notre amour,
A l'auguste patrie.

LE CHŒUR.

Je suis montagnard moi, ect.

FIN.

